

YVES LAPLACE

SARCASME

UN HOMME EXEMPLAIRE

edilio

COLLECTION "THÉÂTRALES"

SARCASME

UN HOMME ESEMPLAIRE

CHATELAIN - CHATELAIN

YVES LAPLACE

SARCASME

ou

UN HOMME EXEMPLAIRE

COLLECTION « THÉÂTRALES »

DANS LA MÊME COLLECTION

LE BASTRINGUE, de Karl Valentin
REGARDE LES FEMMES PASSER, de Yves Reynaud
JAKOB LE MENTEUR, de Max Denes
L'ETRANGER DANS LA MAISON, de Richard Demarcy
CONVERSATION CHEZ LES STEIN SUR MONSIEUR DE GOETHE
ABSENT, de Peter Hacks
HONORÉE PAR UN PETIT MONUMENT, de Denise Bonal
LE VENT ET LE MENDIANT, de Jean-Pierre Schlegel
RESTER PARTIR, de Bernard Chartreux
EUPHORIC POUBELLE/LA HAUTE COLLINE, de Paul Allio
LE CHANTIER, de Charles Tordjman
ENTRE CHIEN ET LOUP, de Daniel Lemahieu
AGATHE, de Jean-Pierre Renault
BERLIN, TON DANSEUR EST LA MORT, de Enzo Cormann
HOTEL DE L'HOMME SAUVAGE, de Jean-Paul Fargeau
DERNIÈRES NOUVELLES DE LA PESTE, de Bernard Chartreux
ERZEBETH, de Claude Prin
PORTRAIT DE FAMILLE, de Denise Bonal
LES NOCES, de Yves-Fabrice Lebeau
QUAND SPEEDOUX S'ENDORT, de Louise Doutreligne
PASSAGÈRES et ÉPREUVES, de Daniel Besnehard

« THÉÂTRALES »

Collection dirigée

par Jean-Pierre Engelbach et Jacques Pellissard

Ligue française de l'enseignement
et de l'éducation permanente.

FÉDÉRATION NATIONALE DE THÉÂTRE.

Maquette : Yves Raynaud.

Tous les droits de reproduction même partielle par quelque procédé que ce soit réservés pour tous pays. Copyright EDILIG, 3, rue Récamier, 75341 Paris Cedex 07 - ISBN 2-85601-067-9 - ISSN 0293-2717

Yves LAPLACE

né en mai 1958, vit à Genève, où il poursuit des activités de critique littéraire et théâtrale. Il a publié deux premiers romans, **Le Garrot** et **Lahore**, en 1977 et en 1978, chez Lattès. Un même matériau de base a servi à l'élaboration simultanée de son troisième roman **Un homme exemplaire** (Seuil, 1984) et de la présente pièce.

*A André Steiger, très logiquement,
je dédie cette version scénique
d'Un homme exemplaire.*

Un homme, surveillant déchu d'un grand centre commercial, a sauvagement assassiné sa femme. Apparemment, le point de départ de Sarcasme n'a rien que de très banal : les journaux sont remplis de faits divers semblables.

Sommes-nous donc conviés à la reconstitution d'un meurtre sadique ? Allons-nous subir le commentaire indigné de cette action ? Ou encore, ce qui vaudrait tout de même mieux, nous propose-t-on une analyse psychologique du monstre ? Allons-nous pleurer les malheurs de la victime ? Ou les malheurs du bourreau ?

Il n'y aura pas de jugement. Plus exactement : le jugement a déjà eu lieu. Nous en devinons, peut-être, les attendus, sous une forme de procès imaginaire, que notre héros exécute en solitaire.

Ici, la verbalisation, la mise en scène de la barbarie, n'est pas destinée à conforter notre santé mentale ou à servir de repoussoir - on aura confié ce rôle aux médias. Ici, la barbarie est un moyen de communication. Ce qui n'excuse rien. Mais il n'est pas question d'excuser rien ni personne, puisque notre homme revendique sa culpabilité, mieux : il se dit dans son droit. Alors ?

Il y a longtemps que nous avons abandonné le terrain passablement raviné du nouveau réalisme et du théâtre quotidien : sur ce point l'écriture de Laplace ne laisse guère le choix ; elle nous oblige à remonter le cours d'une autre logique. Au terme du chemin, ce n'est pas la figure du monstre que l'on découvrira (et ainsi

nous n'aurons ni à condamner, ni à justifier son action), mais celle d'un discours aux accents familiers.

Si ce discours, un flirt poussé avec l'innommable, évoque certaines logiques meurtrières récentes (le XX^e siècle n'a cependant pas inventé la barbarie), s'il évoque, aussi, le tout-venant misogyne et nationaliste, deux penchants qui ne sont pas forcément hétérogènes -, il reste à la fois lointain et comme inaccessible.

C'est qu'il ne s'agit pas ici d'épouser certaines idées (ce serait de la complaisance), ni d'assurer leur bonne combinaison (ce serait de la roublardise), ni même d'en dresser un inventaire subjectif (ce serait peine perdue). Le projet de ce discours est plus respectable, plus humble. Notre homme, dans son mouvement ascensionnel, s'interroge sur sa place dans le monde, il la cherche. Du coup, il fait vaciller la nôtre.

Sommes-nous, nous, citoyens de l'Occident, des voyeurs en puissance, comme le prétend Heiner Müller ? Ce n'est pas notre héros qui dirait le contraire. Mais son drame nous montre qu'une telle situation n'est pas, malgré les apparences, une situation confortable.

Notre veilleur ne se contente pas d'être au premier rang des spectateurs : il sort du rang. Il remet à d'autres le plaisir de digérer tranquillement le spectacle scabreux du monde. Il ne se satisfait jamais complètement de ce qu'il voit. Il ne fait que mesurer, sur la carte du monde, la distance qui le sépare de ce qu'il cherche. Aussi ne pourra-t-il que répéter son geste initial.

C'est, sans doute, en cela que cet homme ne nous est pas vraiment étranger, qu'il n'est pas seul, et qu'il devient, dans le sarcasme, un homme exemplaire.

Hervé Loichemol

PERSONNAGES :

Le Veilleur : L'homme à qui on aura tout simplement prêté la parole. Parole qui passe ici par le mode du discours (ou du monologue intérieur) indirect. Le monologue intérieur indirect prêté au veilleur permet à celui-ci de se dédoubler. Ce dédoublement du veilleur, dont le rôle sera tenu successivement par deux acteurs (H. 1 et H. 2) et par une actrice (F.), est la véritable traduction théâtrale, ou scénique, de ce qui se constitue une première fois en scène d'écriture à l'intérieur de la langue.

Sarcasme, produit par la Comédie-Française, a été créé le 13 mars 1984, au Petit-Odéon.

Mise en scène : Hervé Loichemol

Décor et costumes : Roland Deville

Interprétation : Catherine Hiégel, Simon Eine, Pierre Puy.

PROLOGUE

Le Veilleur (H. 1) : Je me demande par quel miracle j'ai pu vivre si longtemps dans notre pays sans songer à partir, non pas momentanément, mais à jamais. Un tel pays, qui n'a pas songé le quitter à jamais ? Est-il possible d'aliéner sa destinée aux conditions de vie drastiques qu'imposent les lois et les mœurs, les us et coutumes de ce pays ? Chaque pays, quel que soit son régime, ne songe qu'à pressurer, à réduire, à désespérer, ou ne songe qu'à endormir, à intégrer, à établir. Comment peut-on s'établir nulle part, où que ce soit, dans n'importe quel pays ? Je dois vous avouer qu'aujourd'hui, la seule idée de pays, de frontière, de langue nationale, me donne envie de fuir au bout du monde. Comment peut-on se laisser définitivement faire par un pays comme le nôtre ? Y a-t-il pire au monde que ce pays qui vous contraint à des tâches de surveillance subalternes, tue votre père d'épuisement, où une maladie mortelle fauche votre mère, où votre sœur se prostitue, cela dans l'indifférence générale ?

Depuis que mon maître, le surveillant général du centre commercial, s'était pendu, j'allais souvent prendre conseil auprès de Gérard, le croupier du Grand Casino. La belle farce, je vous jure, lorsqu'il m'a conseillé de plier bagages, de fuir le centre, la ville, le pays, oui : de fuir ce pays, de chercher son contraire, de rejoindre les réseaux extérieurs. C'était peu de temps après mon licenciement pour excès de zèle, oui, c'est ainsi que Gérard prononça le nom de Belize, l'État

pirate, le paradis du crime et l'État le plus minable du monde.

Les rats crevés flottent au fil de l'eau, Belize City n'est qu'un foyer d'infection, c'est une ville lamentable et convulsive, on enterre les gens au bord de la route. Oui, le cimetière victorien longe la route. Entrer dans la ville, en sortir si l'on peut, si l'on n'a pas été assommé par un revendeur d'héroïne, jeté en prison, rançonné par les maquereaux, si l'on n'a pas contracté le typhus ou le choléra, passe obligatoirement par la route du cimetière, Cemetery Road. Cette route mène jusqu'à la barrière de corail que les gens d'ici appellent le reef.

J'ai vu la ligne glauque du reef, je me suis assis sur le rivage et je l'ai parfaitement vue, ce n'était pas une hallucination, je ne suis pas comme tous ces drogués qui ne voient les îles que dans une boule de poison. Tout le monde ne voit pas, comme moi, au-delà du rivage. On ne voit pas le trou au centre du trou noir, on ne franchit pas ce rideau de matière dense - si dense qu'aucune lumière ne peut s'en détacher. Moi seul, mesdames et messieurs les jurés, j'ai vu la crête du reef, j'ai vu le corps de Nora, ma sœur, chavirer à l'horizon. J'ai vu, sur la crête du reef, l'image de Nora infiniment souillée, criblée, pénétrée d'étoiles, comme je l'avais vue, elle Nora, violée, martyrisée, battue, droguée et nue à l'enseigne du Bouton d'Or, oui, j'ai vu ma propre sœur perdre tout son sang par la bouche. Là-bas, les vagues se brisent sur le reef ; la mer est grise ; des oiseaux frêles barbotent dans l'écume et les plaques de sel. Là-bas, il n'y a que le corail à perte de vue comme un formidable cancer.

Durant tout le temps de mon séjour, les parasites m'ont sucé le sang ; les nègres, les Indiens, les fanatiques et les prostituées de Belize m'ont littéralement épuisé, nettoyé, vidé. Lorsque je me suis retrouvé, porteur de la nouvelle de la mort de Nora, sur la place centrale

en terre battue, devant l'unique poste de la ville, les parasites étaient là ; oui, dès que le vent est tombé, d'infâmes petits mouchérons presque transparents se sont posés sur moi comme une pluie de flèches molles. Tous les pays du monde s'appellent Belize à mon avis, oui, en effet, à Belize comme partout ailleurs, une nuée de parasites et d'insectes humains vous étouffe, elle se jette sur vous, elle n'épargne rien.

Je dis qu'à Belize comme ailleurs, mesdames et messieurs de la justice, toutes les femmes sont des putains. Elles nous empoisonneront tous. C'est ainsi qu'elles m'ont infecté pour ma part, qu'elles ont empoisonné mon sang, finalement la tête m'a tourné, le sang malade est monté à mon cerveau, j'ai vu rouge et c'est ainsi qu'à mon retour j'ai finalement percé ma femme, Jintana Sethiu, la Vietnamiennne, pour m'abreuver de sang pur, car le mien était affreusement altéré à la source.

NOIR

Ancien vigile licencié pour excès de zèle, chien de garde du centre commercial et des réseaux extérieurs, le *veilleur* revendique le meurtre de son épouse, la Vietnamiennne.

Du fond de la salle des machines d'un grand théâtre-tribunal, l'homme « haut perché » vitupère — il peste, il tempête, il accuse. Il couvre toute femme d'invectives et de fiel. Il n'est lui-même qu'un long sarcasme.

Yves Laplace, conjurant les démons de la misogynie, invente ici une nouvelle fable du sang qui nous rappelle d'autres cauchemars.

ISBN : 2-85601-67-9
ISSN : 0293-2717

Prix : 32 F